

BONHEUR

(BONHEUR ET SAVOIR)

Introduction

Le mot de «bon-heur» dérive du latin *bonum* : bien ou bon (ce que l'on désire ou veut) et *augurium* : augure (prédiction) et désigne une bonne (favorable) augure, chance ou événement heureux (positif) à advenir, par opposition à la malchance ou fait malheureux (négatif) qui pourrait se produire. Que dans ce terme il soit question de prévision nous montre d'emblée que le Bonheur s'inscrit dans l'ordre du futur et de l'hypothèse (possibilité) et non dans celui du présent et de la certitude. Il ne consiste pas en quelque chose dont on disposerait actuellement ou maintenant et sûrement, mais en un état ou une richesse que l'on aimerait (souhaiterait) avoir dans l'avenir, fût-il le plus proche.

C'est même parce que l'on ne le connaît point immédiatement et indubitablement, qu'on le convoite. Si nous le possédions déjà et à coup sûr, nous ne discuterions pas dessus, ni ne tendrions vers lui. Mieux, on n'en parle jamais tant que lorsque l'on se sent malheureux (dépourvu du bonheur). Il en va du bonheur, comme de "la santé ... [ou] de la vérité", qui ne font parler d'elles qu'à l'occasion de leur manque, id est au moment de la maladie ou de l'erreur, sinon l'"on n'y pense plus" (Descartes¹). Pareillement le Bonheur ne nous concerne vraiment qu'en relation au Malheur qui nous frappe.

Mais dire qu'on n'a pas le Bonheur ou que l'on n'est pas heureux ne signifie pas qu'il soit une chimère. Car s'il est vrai qu'on désire le Bonheur dans la mesure où il semble nous fuir ou nous décevoir, il est non moins vrai que pour le désirer réellement, il faut un minimum d'idée sérieuse sur la question. On ne pourrait jamais parler de et tendre vers quelque chose dont on n'aurait pas la moindre notion, faute de savoir dans cette hypothèse ce que l'on devrait chercher.

Et de fait nous disposons d'une pensée du Bonheur : idéal, objet de visée, objet problématique donc. Cependant cela ne suffit pas. Non seulement le Bonheur constitue un but, comme tant d'autres, manger, boire, voiture etc., mais il forme un objet maximum de notre visée, soit un objet tel qu'on ne puisse rien désirer au-delà. A l'instar du " bien, ... son lot [est] d'être achevé, complet ", auto-suffisant, de sorte que " celui-ci n'ait, hors lui-même plus besoin de rien absolument " (Platon²).

" Or le bonheur semble être au suprême degré une fin de ce genre, car nous le choisissons toujours pour lui-même et jamais en vue d'autre chose ... On voit donc que le bonheur est quelque chose de parfait et qui se suffit à soi-même, et il est la fin de nos actions. (...) Le bonheur rentre dans la classe des activités parfaites." (Aristote)

Il appartient ainsi à la catégorie d'" une fin en soi " (idem³).

Le Bonheur ne se réduit point à tel ou tel plaisir mais se résume au Plaisir « intégral » (suprême), en quoi il se confond avec la Béatitude, le Bien-être, la Félicité, la Joie ou la Satisfaction suprême, soit la satisfaction de tous les désirs.

" Le bonheur est la satisfaction de tous nos penchants (tant *extensive*, quant à leur variété, qu'*intensive*, quant au degré, et *protensive*, quant à la durée). (...) Pour l'idée du bonheur, un tout absolu, un maximum de bien-être dans mon état présent et dans toute ma condition future, est nécessaire." (Kant⁴)

¹ Lettre à Chanut 31/03/1649 p. 1330

² Philèbe 20 cde

³ É.N. I. 5. 1097 a 30 - 1097 b 20 - VII. 14. 1153 b 16 (cf. égal. 1176 b 5) et X. 6. 1176 b 30

⁴ C.R.P. Méthod. transc. chap. II. 2è sec. p. 603 (G.F.) - F.M.M. IIè sec. p. 281 (Pléiade, Œuvres philo. II)

Bref il connote un état d'*union* achevée (complète, parfaite), par opposition à l'état de scission, séparation ou *manque*, caractérisant le malheur.

"L'idée d'un monde coïncidant avec l'homme est ce qu'on appelle le *bonheur*. L'homme est l'être malheureux, et pour cela même son destin est le bonheur. C'est pourquoi tout ce qu'il fait, l'homme le fait *pour* être heureux." (J.O. Y Gasset⁵)

En tant que tel, rien n'interdit d'en assimiler la poursuite à celle de l'amour narcissique bien compris, ou de la nostalgie du paradis infantile.

"Être à nouveau, comme dans l'enfance, et également en ce qui concerne les tendances sexuelles, son propre idéal, voilà le bonheur que veut atteindre l'homme." (Freud⁶)

Plus conceptuellement on le rapprochera de ce que les Philosophes appellent le Souverain Bien, id est un Bien qui ne soit pas un *moyen* en vue d'un autre Bien, comme c'est le cas de tous les biens matériels (techniques), mais un Bien voulu pour lui-même : *fin* dernière ou en elle-même.

Là-dessus tout le monde s'accorde, ce qui se manifeste par le fait que tout homme aspire à un tel état. Le Bonheur s'avère en effet un objet de souhait commun à tous les hommes (universel).

"Est-ce que, en vérité, nous ne souhaitons pas tous, nous autres hommes, avoir du bonheur ?" (Platon)
 "La recherche invariable *du bonheur en général, qui ne cesse jamais d'être l'objet de nos désirs*" (Leibniz)⁷

Que pourrions-nous au demeurant vouloir d'autre ? Même le masochiste tend vers le bonheur.

"Nonobstant ces misères [la mort, la misère, l'ignorance], il [l'homme] veut être heureux, et ne veut être qu'heureux, et ne peut ne vouloir pas l'être ; (...) Tous les hommes recherchent d'être heureux ; cela est sans exception ; quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. ... La volonté [ne] fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre." (Pascal⁸)

Jusque là pas de débat (problème), les avis concordent : chacun convient du but et de la définition. Là et uniquement là où commencent les désaccords, c'est lorsqu'il s'agit de se prononcer sur la direction à prendre ou les moyens à employer pour atteindre ce But.

"Il [Sénèque] dit fort bien au commencement, que *vivere omnes beate volunt, sed ad pervidendum quid sit quod beatam vitam efficiat, caligant* [Tous les hommes veulent vivre heureux, mais ils ne voient pas nettement ce qui fait le bonheur]. (...) Car il n'y a personne qui ne désire se rendre heureux ; mais plusieurs n'en savent pas le moyen ;" (Descartes⁹)

Les divergences ne débutent que lors de l'interprétation concrète de l'expression "tous nos penchants" et, plus précisément, car en elle-même cette formulation ne prête pas à discussion, qu'au moment où il faudra hiérarchiser (privilegier) tel ou tel penchant.

Parmi ces derniers -étant entendu qu'en toute rigueur on ne saurait les satisfaire tous et également, puisqu'ils sont en nombre infini- lesquels importe-t-il de privilégier ? Quels sont les plus importants ?

"Il est bien d'autres sujets sur lesquels il est difficile d'arriver à un jugement correct mais, par-dessus tout, celui que tout le monde croit facile et universellement connu : que préférer, de tout ce qu'offre la vie et dont la possession comblerait le désir ?" (Aristote)

⁵ *L'évolution de la théorie déductive* p. 32 (Gallimard)

⁶ *Pour introduire le Narcissisme* in *La vie sexuelle* V. p. 104 (PUF)

⁷ Platon, *Euth.* 278 e et Leibniz, *N.E.* II. XXI. § 51 ; cf. Aristote, *Rhét.* I. V. I. 1360 b 4 et Kant, *F.M.M.* II^e sec. p. 278

⁸ *Pensées* 169 - 425 (éd. Br.)

⁹ *Lettres à Élisabeth* pp. 1192 - 1201 (Pléiade, Œuvres)

A partir de cette question cesse l'unanimité de tout à l'heure et ne demeure plus qu'une unité nominale, la nature de la chose se diffractant en autant de modalités que de moyens censés y conduire.

Tel préférera la bonne chère, tel les belles voitures, tel autre encore la lecture de beaux livres : on constate une pluralité de chemins employés par les hommes -en fonction de leurs choix individuels- pour accéder au Bonheur.

" Sur son nom, en tout cas, la plupart des hommes sont pratiquement d'accord : c'est le *bonheur*, au dire de la foule aussi bien que des gens cultivés ; tous assimilent le fait de *bien vivre* et de *réussir* au fait d'être heureux. Par contre, en ce qui concerne la nature du bonheur, on ne s'entend plus, et les réponses de la foule ne ressemblent pas à celles des sages. Les uns, en effet, identifient le bonheur à quelque chose d'apparent et de visible, comme la richesse ou l'honneur ; pour les uns c'est une chose et pour les autres une autre chose ; souvent le même homme change d'avis à son sujet : malade, il place le bonheur dans la santé, et pauvre, dans la richesse ; à d'autres moments, quand on a conscience de sa propre ignorance, on admire ceux qui tiennent des discours élevés et dépassent notre portée. Certains, enfin, pensent qu'en dehors de ces biens multiples il y a un autre bien qui existe pour soi et qui est pour tous ces biens-là cause de leur bonté." (idem¹⁰)

Le relativisme semble régner ici en maître indépassable, sans possibilité de décider objectivement entre les diverses options.

Qui serait habilité en effet à trancher entre elles, étant entendu que chacun émettrait un avis conforme à son propre goût ou à sa représentation ?

" Tout le monde, en effet, répète : « Autant de têtes, autant d'avis ; chacun va dans son sens ; il n'y a pas moins de différence entre les cerveaux qu'entre les palais ». " (Spinoza¹¹)

Il y aurait en définitive autant de « bonheurs » que de personnes (sujets) et le subjectivisme serait le dernier mot en la matière, autant dire en la vie humaine en général.

Certes ces images hétéroclites n'impliquent pas forcément une totale hétérogénéité du concept du bonheur qui les sous-tend, dans la mesure où faire prévaloir la bonne chère ou les belles voitures par exemple dans la quête de celui-ci ne dénote pas obligatoirement que l'on se contente de celles-là, en délaissant tout le reste, mais seulement qu'on les considère comme essentielles (primordiales). Néanmoins de telles valorisations distinctes ne peuvent pas ne pas avoir d'incidence sur sa notion, car fatalement quiconque préfère la bonne chère sera amené à sacrifier à ce plaisir d'autres plaisirs, rendant plus ardu l'accès au Plaisir intégral.

Dès lors se pose infailliblement la question :

Comment concilier la multiplicité des chemins (moyens) avec l'unicité du terme (but) visé ? Cette pluralité signifie-t-elle définitivement que l'accord sur le But serait purement formel et donc que le Bonheur se réduirait à un mot -"une unité d'analogie" (Aristote), "un concept si indéterminé" (Kant)¹²-, n'existeraient que des bonheurs, spécifiques aux idiosyncrasies ou aux tempéraments individuels ; ou marquerait-elle la *complexité* du dit concept : une unité dans / au travers de la différence même ? Peut-on « décider » parmi les choix proposés -se valent-ils vraiment tous- ou n'y en a-t-il pas un qui soit préférable (supérieur) aux autres ?

¹⁰ *É.E.* I. 5. 1215 b 15 et *É.N.* I. 2. 1095 a 16-27

¹¹ *Éth.* I. App. p. 353 (Pléiade, Œuvres)

¹² Aristote, *É.N.* I. 4. 1096 b 28 et Kant, *F.M.M.* IIè sec. p. 281

Seul un examen de toutes les options disponibles nous permettra de répondre à cette interrogation qui ne saurait aucunement être tranchée par un diktat, dogmatique en faveur de telle alternative -d'où tirerait-on la certitude de la conclusion ?- ou sceptique, dans le style : le bonheur est une affaire strictement personnelle -car si tel était effectivement le cas, autant ne rien dire sur la question et se taire, puisque ce qui n'intéresse qu'un individu n'exige pas d'être communiqué.

Ne reste ainsi qu'une issue : se demander où est le Bonheur, soit, parmi ses divers chemins en est-il un qui mériterait d'être qualifié de prévalent (royal) ou tous seraient-ils équivalents, ce qui voudrait dire que le Bonheur n'existerait pas du tout mais qu'il n'y aurait place que pour des bonheurs. Le Bonheur existe-t-il ? ; forme-t-il un Mythe ou une Réalité ? ; serions-nous condamnés à le chercher sans jamais pouvoir le trouver (Mythe), signe de notre extrême Malheur ?

" Mais le pire destin, dit-on, est de connaître le bonheur et de s'en voir fatalement exclu." (Pindare¹³)

Ou sommes-nous aptes pour le moins à l'approcher, à défaut de l'atteindre (Réalité) ?

Aussi nous revenons à notre question initiale et préalable : **Qu'est-ce que le Bonheur ?**

" Tout homme veut être heureux ; mais, pour parvenir à l'être, il faudrait commencer par savoir ce que c'est que le bonheur." (Rousseau)

Pour difficile qu'elle paraisse, il est exclu de la tenir a priori pour impossible ou insoluble, au prétexte qu'elle présupposerait une " omniscience " dont nous êtres finis (mortels) serions dépourvus.

" Mais, malheureusement, le concept du bonheur est un concept si indéterminé, que, malgré le désir qu'a tout homme d'arriver à être heureux, personne ne peut jamais dire en termes précis et cohérents ce que véritablement il désire et veut." (Kant¹⁴)

Car s'il est vrai que la notion du Bonheur concerne l'ensemble ou la totalité de notre existence, il est non moins vrai que tout ensemble, et particulièrement un ensemble humain (rationnel, sensé) se laisse classer et/ou penser, sans qu'il soit besoin d'en réfléchir les éléments extensivement et un à un.

" Passer en revue la totalité de ces opinions est sans doute assez vain ; il suffit de s'arrêter à celles qui sont les plus répandues ou qui paraissent avoir quelque fondement rationnel." (Aristote)

Et dans le cas présent, il suffit de ranger les quêtes du bonheur dans les deux (Plaisir et Savoir) ou trois (Technique, Éthique et Science) rubriques, selon le type de penchants qu'elles privilégient.

" C'est qu'en effet les principaux types de vie sont au nombre de trois : celle dont nous venons de parler [la vie de plaisir], la vie politique, et en troisième lieu la vie contemplative." (idem)

Partant l'on aura balisé l'intégralité des recherches possibles du bonheur et l'on pourra se prononcer objectivement sur son terme qui ne saurait nous échapper entièrement.

" Le bien que nous cherchons présentement c'est quelque chose qui soit à notre portée." (idem¹⁵)

C'est d'ailleurs précisément parce qu'elle touche à la totalité de notre destin que la question du Bonheur participe de la Philosophie : nous « intér-esse » tant et doit pouvoir être « résolue ».

" Le bonheur enveloppe une réflexion sur l'ensemble de notre condition." (Hegel¹⁶)

¹³ IV^e Pythique 288

¹⁴ Rousseau, *Émile*, Livre 3^e p. 229 (G.F.) et Kant, *F.M.M.* II^e sec. p. 281

¹⁵ *É.N.* I. 2. 1095 a 28 ; 1095 b 18 (cf. égal. *É.E.* I. 5. 1216 a 30) et 4. 1096 b 35

¹⁶ *H.Ph.* I. Philo. grecque p. 33

I. Bonheur = Plaisir

A) Plaisir naturel (Satisfaction des besoins)

L'image la plus classique pour nous du Bonheur renvoie à l'Eden ou au Paradis où Adam et Ève auraient coulé des jours bienheureux, jouissant de la Félicité, une vie sans problème, ne connaissant ni manque ni médiation : état de la nudité et de la satisfaction immédiate des besoins élémentaires. Royaume naturel donc, celui du dénuement et de la pauvreté (simplicité).

" Heureux les pauvres d'esprit, car le Royaume des cieux leur appartient." (Saint Mathieu¹⁷)

Ce paradigme, anticipé par Platon dans son Mythe de l'Âge d'Or du temps de Cronos (pas de constitution politique, pas d'agriculture, commerce avec les bêtes)¹⁸ ne cessera de hanter les Penseurs.

Rousseau s'en fera le chantre convaincu et enthousiaste.

" Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme. (...) La nature a fait l'homme heureux et bon mais ... la société le déprave et le rend misérable."¹⁹

Son adversaire le plus acharné et le plus virulent, Nietzsche, partagera pourtant son postulat, sans même se rendre compte qu'il tient parfois chez lui d'une pure hypothèse heuristique.

" Tout ce qui est *bon* sort de l'instinct - et c'est, par conséquent, léger, nécessaire, libre."²⁰

Notre vérité (nécessité et valeur) se trouverait du côté de l'immédiateté ou de la « spontanéité », en-deçà des « artifices » (idoles) imposés par la Civilisation (Société).

Pour accéder à un tel Bonheur, il importerait de se « débarrasser » de la Culture et « retourner » à l'" heureuse ignorance " de nos ancêtres ou " la simplicité des premiers temps " (Rousseau).

" Au contraire, plus l'homme est resté près de sa condition naturelle, plus la différence de ses facultés à ses désirs est petite, et moins par conséquent il est éloigné d'être heureux. Il n'est jamais moins misérable que quand il est dépourvu de tout ; car la misère ne consiste pas dans la privation des choses, mais dans le besoin qui s'en fait sentir." (idem²¹)

Celles-mêmes que préconisaient déjà les sages antiques, aussi bien stoïcienne qu'épicurienne, nonobstant leurs divergences manifestes par ailleurs.

" Interrogé pour savoir comment on pourrait devenir riche, Cléanthe répondit : Si l'on est pauvre en désirs. » "

" Quelqu'un ayant demandé à Épicure comment il fallait s'y prendre pour devenir riche, celui-ci répondit : « Ce n'est pas en augmentant les biens, mais en diminuant les besoins. » "²²

On retrouverait et réaliserait ainsi à nouveau l'Idéal du « Bon sauvage » déjà chanté par Chateaubriand :

" cette simplicité qui fait le bonheur (...) il n'y a de bonheur que dans les voies communes."²³

Les Sociétés primitives nous en offriraient l'exemple, selon certains anthropologues contemporains²⁴.

¹⁷ Bible, N.T. Évangiles 5. 3.

¹⁸ *Le Politique* 271 c - 272 d

¹⁹ *Émile I. - Rousseau juge de Jean-Jacques*, Dialogue 3è

²⁰ *Le Crépuscule des idoles*, Les quatre grandes erreurs 2.

²¹ *Discours sciences et arts* 1ère par. pp. 209, 213 ; 2nde par. p. 219 (10-18) et *Émile I.* 2nd p. 94 (G.F.)

²² in *Les Stoïciens* p. 83 - *Épicure et les épicuriens* p. 138 (Textes choisis, PUF)

²³ *Atala - René* pp. 107 - 176 (G.-F.)

²⁴ vide P. Clastres, *La Société contre l'État* (Minuit) et M. Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance* (Gallimard)

Ne goûterions-nous point encore, à de rares instants privilégiés, de tels moments de jouissance rythmés par les éléments naturels et les tâches les plus simples, à l'instar de ceux vécus par Jean-Jacques, que ce soit lors de sa retraite aux Charmettes, près de Chambéry, ou pendant son bref isolement sur l'île de Saint-Pierre au milieu du lac de Bièvre en Suisse ?

" Je me levais avec le soleil, je me promenais, je voyais Maman [Mme de Warens], je la quittais et j'étais heureux, je me promenais dans les bois, les coteaux, j'errais dans les vallons, je le sais, j'étais oisif : j'étais heureux. Je travaillais au jardin, je cueillais les fruits, j'aidais au ménage et le bonheur me suivait partout : il était tout en moi-même, il ne pouvait me quitter un instant. (...) Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie et tellement heureux qu'il m'eût suffi durant toute mon existence sans laisser naître un seul instant dans mon âme le désir d'un autre état. Quel était donc ce bonheur et en quoi consistait sa jouissance ? ... Le précieux *far niente* fut la première et la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur, et tout ce que je fis durant mon séjour ne fut en effet que l'occupation délicate et nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté. ... Quand le soir approchait je descendais des cimes de l'île et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché ; là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau [le flux et le reflux de cette eau] fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation la plongeait dans une rêverie délicate où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu." ²⁵

Voltaire, cet autre critique farouche de Rousseau, ne l'eût pas désavoué sur ce point, lui qui concluait son *Candide* par le célèbre : " mais il faut cultiver notre jardin ".

La devise ou maxime à suivre serait simplissime, celle qu'Épicure avait affiché fièrement à l'entrée de son École (Jardin) :

" Ici, tu demeureras dans le bien-être. Ici, le souverain bien est le plaisir." ²⁶

Dans le *Jardin d'Eden* (nom homonyme en hébreu de jouissance ou plaisir) déjà, la *Bible* recommandait à l'Homme de vivre heureux, en profitant de « l'arbre de la vie », et de se détourner de tout ce qui l'en écartait, à commencer par « l'arbre de la connaissance », soit de jouir du présent, en prenant les choses comme elles viennent, sans se poser de problème ou se soucier du reste.

Des poètes « épicuriens » en populariseront l'enseignement.

" *Carpe diem* [Cueille ou saisis le jour, profite de l'instant] " (Horace)

" Cueillons dès aujourd'hui les roses de la vie " (Ronsard)

" Fais ce que voudras " (Rabelais)

Elle obsède de tout temps notre « Imaginaire », habité par la Nostalgie ou le Regret du Passé, tant collectif qu'individuel, c'est-à-dire de l'Enfance.

" - Mais le vert paradis des amours enfantines,
L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs, " (Baudelaire) ²⁷.

Et des philosophes ou plutôt des idéologues modernes s'en feront les apôtres ou les défenseurs à la fois naïfs et zélés, sans l'excuse ou la justification de la licence, richesse ou utopie esthétique ²⁸. Car, force est de le constater, quelque soit la beauté ou l'ingénuité de cette représentation du Bonheur, elle s'avère radicalement « impossible » / irréelle, souffrant de graves et réhivitoires inconséquences et ce dès sa définition initiale.

²⁵ *Les Confessions* VI. p. 352 (L.P.) - *Les Rêveries d'un promeneur solitaire* 5è Promenade pp. 97-100 (G.F.)

²⁶ Épicure in Stob., *Flor.*, XVII. 37

²⁷ Horace, *Odes* I. 11. 8 ; Ronsard, *Sonnets pour Hélène*, II. XLIII ; Rabelais, *Gargantua* chap. LVII.
et Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, LXII *Moesta et Errabunda*

²⁸ vide entre autres M. Stirner, *L'Unique et sa propriété* (1844) et M. Onfray, *Manifeste hédoniste* (2011)

En effet ce présumé bonheur est comparable à celui de l'enfant : bonheur insouciant et partant précaire ou éphémère, à la merci du moindre accident survenant tant dans le cours des choses que dans les rapports avec autrui ; c'est donc un bonheur borné, limité, « stupide », tel celui de l'animal. L'Homme ne saurait justement s'en contenter. Le fait qu'il l'ait délaissé le prouve ; et sa sortie de l'Eden fut bien la sienne et non la conséquence d'une contrainte externe, car Rousseau a beau invoquer "l'association [qui] le déprave et le rend misérable", celle-ci ne représente jamais que l'ensemble des hommes.

Et pourquoi aurions-nous choisi cet exil du Paradis, sinon parce que nous l'avons jugé insatisfaisant ou inviable ; inviable non pas du point de vue vital - à preuve les bêtes qui y survivent parfaitement - mais inviable pour, ou plutôt indigne de, nous les hommes : ne valant pas la peine d'être « vécu » ?

"La nature a voulu que l'homme tire entièrement de lui-même tout ce qui dépasse l'agencement mécanique de son existence animale, et qu'il ne participe à aucune autre félicité ou perfection que celle qu'il s'est créée lui-même, indépendamment de l'instinct, par sa propre raison." (Kant²⁹)

Ce qui convient à l'animalité ne convient pas à l'Humanité.

"Si le bonheur résidait dans les plaisirs du corps, nous proclamerions heureux les bœufs quand ils trouvent des pois à manger." (Héraclite³⁰)

On peut rêver après coup - suite à une grande Culture - de l'État de Nature, on ne saurait y vivre : pas davantage l'auteur du *Discours sur les sciences et les arts*, encore moins celui du *Contrat social*, que nul autre ; où et comment eût-il autrement assouvi sa passion de la Parole ou de l'Écrit ? Notons au demeurant que ce n'est que vingt ans après que Rousseau évoque dans ses *Confessions* "le bonheur" des Charmettes et que, lorsqu'il reviendra dans ses *Rêveries du promeneur solitaire* sur ce dernier, le qualifiant encore dans la Dixième Promenade de "bonheur pur et plein", il n'omet pas d'en relativiser d'entrée la teneur dans la Neuvième.

"Le bonheur est un état permanent qui ne semble pas fait ici bas pour l'homme. Tout est sur la terre dans un flux continu qui ne permet à rien d'y prendre une forme constante. Tout change autour de nous. Nous changeons nous-mêmes et nul ne peut s'assurer qu'il aimera demain ce qu'il aime aujourd'hui. Ainsi nos projets de félicité pour cette vie sont des chimères."³¹

Rien ne nous oblige cependant à épouser sa prémisse sceptique ; l'unique leçon qui s'impose et que nous retiendrons c'est l'inconsistance d'un bonheur aussi primaire, fondé sur la jouissance du moment présent et la satisfaction des besoins, pain ou santé, peu conforme à notre condition.

"L'Homme ne vit pas que de pain." (Moïse³²)

Il lui faut également des Jeux - *Panem et Circenses* - comprenons des Artifices ou des « Arts » en général.

Cela ne signifie nullement qu'il ne faille pas de pain ou de santé du tout ni profiter du présent, ou que l'on puisse négliger la satisfaction des besoins. Loin de là, sans cette satisfaction rien ne serait envisageable, hors la mort, la vie étant suspendue à celle-là. Cela veut dire uniquement que le pain, tout en constituant une condition nécessaire du bonheur, n'en forme pas une condition suffisante. L'Homme recherche ou veut Autre chose encore que le pain. Quoi au juste ?

²⁹ *Idée d'une Histoire universelle au point de vue cosmopolitique* Troisième Proposition

³⁰ *Frag*^t 4.

³¹ *op. cit.* pp. 155 et 172

³² *Bible, A.T. Deutéronome VIII. 3.*

B) Plaisir artificiel (Satisfaction des désirs)

1) Désirs matériels

a) Technique

L'Homme ne saurait se satisfaire de la satisfaction animale ; il aspire à, est tenté par une Autre existence ; imaginant, songeant à, désirant une Autre vie, il se crée des besoins « inédits » : « non naturels ». Le Désir est un Besoin imaginaire.

" Un homme ayant imaginé les commodités de la vie domestique, a éprouvé le désir de construire une maison." (Spinoza³³)

Ce qui vaut pour la maison vaut pour toutes les autres fonctions ou tous les autres objets participant au bonheur, car l'Imagination règne sur tout.

" L'imagination dispose de tout ; elle fait la beauté, la justice et le bonheur, qui est le tout du monde." (Pascal)

Grâce à celle-ci l'homme s'invente de nouveaux plaisirs : Gastronomie, Érotisme, Art (Technique).

Ce faisant il améliore sa condition, jouissant de comforts et de satisfactions inconnus de l'animal, et ces sans fin, le propre de l'Imaginaire et corrélativement du désir étant d'outrepasser en permanence le réel, sous peine de s'assoupir et de « tuer » le désir et partant le plaisir ; d'où le changement incessant de ce dernier, perceptible dans la vie quotidienne la plus banale, via la publicité et la consommation. Toute jouissance (saisie) s'avère décevante et est suivie d'une dessaisie ou d'une quête supplémentaire.

" Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude. (...) Raison pourquoi on aime mieux la chasse que la prise." (idem³⁴)

On se trouve toujours au-delà de l'objet possédé.

Les conquêtes érotiques réitérées de *Don Juan* et le progrès ininterrompu des techniques illustrent à merveille cet ennui de la possession et la sempiternelle nécessité de la « variation » pour l'homme. Notre désir obéit à la loi déjà pointée par une mystique du XVI^e, réformatrice de l'ordre des Carmélites :

" mon mal est sans remède " (Sainte-Thérèse d'Avila³⁵)

La Psychanalyse contemporaine en répète simplement l'énoncé :

" Un besoin peut être comblé et assouvi - jamais le désir." (S. Videmann³⁶)

Étonnamment c'est cette inconstance et ce « mal » qui nous rendent heureux, nous préservant de la « mort » par satiété - bête repue -, sommeil - oisiveté (repos) de l'enfant -, voire stupidité (inertie ou stase).

" Ainsi notre bonheur ne consistera jamais et ne doit point consister dans une pleine jouissance, où il n'y aurait plus rien à désirer et qui rendrait notre esprit stupide ; mais dans un progrès perpétuel à de nouveaux plaisirs et de nouvelles perfections. (...) L'inquiétude est essentielle à la félicité des créatures, laquelle ne consiste jamais dans une parfaite possession qui les rendrait insensibles et comme stupides, mais dans un progrès continu et non interrompu à des plus grands biens, qui ne peut manquer d'être accompagné d'un désir ou du moins d'une inquiétude continue " (Leibniz³⁷).

³³ *Éth.* 4^e partie, Préface

³⁴ *Pensées* 82 et 127 - 139

³⁵ *Relations I. et Méditations après la communion VI.*

³⁶ *La construction de l'espace analytique VIII.* p. 250 (Denoël)

³⁷ *P.N.G.* 18. - *N.E.E.H.* II. 21. § 36.

L'anthropologie moderne ne dit pas autre chose, confirmant que l'évolution de la Culture est due fondamentalement à notre « ennui » :

" C'est l'aptitude des hommes à s'ennuyer, bien plus que leurs besoins sociaux ou naturels qui est à l'origine des progrès de la culture humaine." (R. Linton³⁸)

Bref nous sommes redevables de notre sort, y compris donc de notre Bonheur éventuel, au Désir et non point à une quelconque Nature tutélaire, soit à nos besoins élémentaires.

" L'homme est une création du désir, non pas une création du besoin. " (G. Bachelard³⁹)

Le porte-parole enflammé de l'« état de nature » ne disconvient pas finalement de cette thèse.

" Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! Il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède, on jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère, et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux." (Rousseau)

Eût-il été ce qu'il fut : un Grand penseur, à défaut d'un Philosophe, et écrivain, un des meilleurs, sinon ? Celui-même qui, tout en concédant la vérité ci-dessus, n'en dissimule pas la difficulté principielle : le caractère foncièrement paradoxal et passager de ce bonheur.

" Tout est dans un flux continu sur la terre. Rien n'y garde une forme constante et arrêtée, et nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent et changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit point être : il n'y a rien là de solide à quoi le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on guère ici bas que du plaisir qui passe ; pour le bonheur qui dure je doute qu'il y soit connu. A peine est-il dans nos plus vives jouissances un instant où le cœur puisse véritablement nous dire : *Je voudrais que cet instant durât toujours* ; et comment peut-on appeler bonheur un état fugitif qui nous laisse encore le cœur inquiet et vide, qui nous fait regretter quelque chose avant ou désirer encore quelque chose après." (idem⁴⁰)

Son aspect positif ne doit pas en effet nous masquer l'extrême ambivalence de cette chasse au Bonheur. Il s'agit là d'une course sans fin, accompagnée par une déception incessante : à plaisirs nouveaux, malheurs nouveaux. On assiste à une frénésie de la consommation (sociétés de consommation). Et cela sans répit : on a beau avoir tout ou presque ce que l'on veut, on n'est pas content pour autant, on veut encore plus -cf. « il a tout pour être heureux ». Comme en fait l'on ne possède jamais tout, au niveau matériel du moins, il est normal que l'on ne soit jamais satisfait ; ce qui prouve, remarquons le d'emblée, que l'on demande aux objets matériels plus qu'ils ne peuvent nous donner.

Dès lors notre quête ressemble à celle de *L'Avare* qui amasse, amasse, mais ne jouit jamais véritablement. Étrange Vie qui vise le Plus et obtient le Moins (Mort), comme le rappelait déjà Euripide, cité par Platon.

" *Qui sait si vivre ce n'est pas mourir, et si, d'un autre côté, mourir ce n'est pas vivre ?*"

Plus prosaïquement, mais non moins pertinemment, l'on assimilera une telle poursuite au supplice du « tonneau troué » [des Danaïdes] et de son impossible remplissage et l'on dénommera corrélativement une telle vie une "vie d'insatiabilité et d'incontinence", vu la nature sans limite de notre Désir/ Plaisir.

" Les plaisirs appartiennent à l'espèce des choses qui ne comportent pas de limitation." (Platon⁴¹)

On a beau avoir avancé, tant que l'on souhaite encore, on ne s'est jamais vraiment rapproché du But, celui-ci étant par définition toujours au-delà.

³⁸ *De l'Homme* p. 112 (Minuit)

³⁹ *La Psychanalyse du feu*

⁴⁰ *Julie ou la Nouvelle Héloïse* p. 693 (Pléiade t. 2.) et *Rêveries d'un promeneur solitaire* 5^e Prom. pp. 101-102

⁴¹ *Gorgias* 491 e ; 492 bc et *Philèbe* 28 a ; cf. égal. Aristote, *É.N.* III. 15 1119 b 8

Pire : dans la mesure où chaque pas en avant est suivi par la création d'un prochain désir, effet de la désillusion antécédente, on peut dire que tout progrès constitue en même temps une régression. On s'avance et on s'éloigne simultanément de la fin. L'exemple d'*Adolphe* (B. Constant) qui fuit sa bien-aimée, Ellénore, au fur et à mesure qu'ils'en approche de trop, offre une illustration de la situation dont la mécanique s'identifie au mouvement pendulaire.

" La vie donc oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui ; ce sont là les deux éléments dont elle est faite en somme. " (Schopenhauer⁴²)

Entre deux oscillations (séquences), le plaisir ne représente qu'un moment disparaissant (évanouissant) ; le mouvement d'ensemble se résume à un mouvement stationnaire : on reste sur place ou sur sa faim.

Pour peu que l'on ne limite point quelque peu celle-ci, parallèlement aux satisfactions vont croître les frustrations ; d'où l'augmentation concomitante de la souffrance, de l'amertume ou de l'ennui. La Mélancolie ou le *Spleen* romantique et la Déréliction ou la *Nausée* moderne n'ont pas d'autre origine. Faute de se satisfaire pleinement ou suffisamment, le Désir se mue en Dégoût, Désespoir (Suicide) ou en Furie destructrice-destructive dont les manifestations les plus patentes seront tantôt l'indifférence, la morosité ou la perte du goût, de la joie de vivre et le refuge dans *Les Paradis artificiels* (Baudelaire) -alcool, drogue, quand ce ne sont pas les « Mirages » publicitaires (cf. les *Promotions immobilières*) - ou dans la Romance, le Rêve échevelé (cf. *Mme Bovary* de Flaubert ou *Le Grand Meaulnes* de Fournier) ; tantôt l'hystérie agressive ou la rage consommatrice (cf. *Orange mécanique* de Burgess / Kubrick ou *La Grande Bouffe* de M. Ferreri.). Les engins de jouissance (le Phallus) se confondent avec ceux de la mort.

Ce destin mortifère d'un hédonisme effréné (immodéré-incontrôlé) avait déjà été souligné par le père de la Philosophie, à propos de la passion ou de la possession amoureuse, comparée par ce dernier à "la tendresse des loups à l'égard des agneaux"⁴³. Il sera repris et généralisé par Freud à l'ensemble des pulsions, sous la notion "d'ambivalence" des sentiments⁴⁴ ; on en retrouve un écho aussi bien dans la grande Littérature (cf. *Faust* de Goethe, *La Peau de chagrin* de Balzac, *Mort à Venise* de Th. Mann), que dans la Chanson populaire (cf. *Mourir de plaisir* de M. Sardou).

Tout habitait Pascal à en tirer la dure mais juste maxime :

" Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair et le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens, qu'ils s'en souillent et qu'ils y meurent."⁴⁵

Elle ne fait au demeurant que réaffirmer, sur le mode provocateur, la leçon morale rudimentaire : pas de bonheur réel dans l'acquisition des biens matériels ; mieux : la possession matérielle est impossible. Il y a en l'Homme une soif inextinguible, sinon dans la mort (le néant), par les seuls objets matériels -"L'homme ne vit pas que de pain" (Moïse)-; pour le dire avec le commun ou le vulgaire : l'Argent -l'équivalent général de toutes les valeurs physiques- ne fait pas le Bonheur.

Cela ne signifie aucunement qu'il ne faille pas d'argent du tout et que l'on doive revenir aux purs besoins, car sans argent du tout rien n'est possible et un tel retour s'avère de toute façon exclu pour nous.

⁴² M.V.R. IV. 57. p. 394 (PUF)

⁴³ *Phèdre* 241 d ; cf. égal. *Banquet* 191 ab

⁴⁴ *Métopsychoanalyse, Pulsions et destins des pulsions* p. 32 (Idées/Gall.) ; cf. égal. *Essais de Psych.* p. 259 (Payot)

⁴⁵ *Pensées* 692

A quoi rime d'ailleurs une dénonciation unilatérale des méfaits de la Culture -dans le style d'Épicure (*Lettre à Ménécée*) contre la débauche, de La Fontaine (*Le Savetier et le financier*) contre les soucis ou tracasseries de la fortune ou de Rousseau (*Discours sur les sciences et les arts*) contre les perversions de la civilisation, vu qu'elle omet systématiquement de signaler que parallèlement aux malheurs ignorés par la nature -luxure, stress, pollution, énergie nucléaire etc.-, celle-ci nous a également dotés d'avantages ou de bonheurs inconnus de celle-ci -la vulnérabilité des sociétés primitives en atteste- ? Et si apparemment ces heurs et malheurs semblent se compenser, au point que l'on ne saurait décider lequel, du « primitif » ou du « civilisé » serait le plus heureux, force est de constater que l'Histoire a tranché, optant pour le second, que le premier ne pouvait du reste méconnaître totalement.

Pour l'instant l'on ne s'autorisera donc qu'à conclure que l'Argent ne suffit pas à constituer le Bonheur : il en forme une condition nécessaire certes mais certainement pas suffisante (déterminante). L'Homme veut davantage que l'argent. Quoi somme toute ?

b) Éthique

Nous aspirons à plus qu'à des choses matérielles (Technique), celles-ci étant toujours finies (partielles), alors que notre Désir est infini (total) ; dès lors il détournera son regard d'elles pour le porter vers quelque chose qui lui soit adéquat. Or le premier Objet infini que nous puissions rencontrer c'est tout simplement un autre Désir. De désir d'objets, le désir va se muer en désir du désir, soit le désir d'un sujet. Ce vers quoi va tendre alors l'être humain, ce n'est plus seulement d'accumuler des choses mais devenir quelque chose pour quelqu'un : être quelqu'un aux yeux de quelqu'un d'autre ; la passion d'avoir se transforme en volonté d'être.

Au penchant à la jouissance individuelle succède le désir de Reconnaissance -Amour et Gloire- qui en est en fait contemporain, comme l'illustre la jubilation de l'enfant lorsque, se dédoublant, il se reconnaît pour la première fois dans le miroir (9 mois). En même temps qu'il se fixe sur des objets, notre désir se tourne vers Autrui auprès duquel il entend obtenir l'approbation (valorisation) de son choix. Nous ne nous contentons jamais d'avoir, nous souhaitons que les autres approuvent notre possession ; bref nous voulons leur admiration, amitié ou amour, comme en témoignent là encore le petit garçon ou la petite fille qui n'ont de cesse que l'on remarque leurs nouveaux pantalons ou jolies robes ; mais aussi bien l'adulte qui parade avec son costume fraîchement acquis.

Il n'est plus question de se satisfaire dans son coin et pour son propre compte, de tel ou tel objet, mais d'entrer, au travers d'eux, *en communication* / rapport avec autrui, voire de les « partager » avec lui, comme dans le cas de l'Amour.

" Le bonheur, c'est l'union avec ce que l'on aime ; la douleur, séparation d'avec ce que l'on aime." (Fichte⁴⁶)

Hors cette relation, notre plaisir serait amoindri voire inexistant, une jouissance purement solitaire manquant d'assentiment, de conviction, de garantie ou de force (sel) et partant ne pouvant combler même notre désir particulier.

Plus fondamentalement il ne nous importe pas uniquement de posséder quelque chose, encore faut-il que les autres reconnaissent notre droit ou mérite à cette possession, id est de la vertu ou de l'humanité.

"Vérités qui sont retenues et enchaînées par des liens, qui... sont des rapports de fer et d'acier [diamant], (...) tu trouveras le bonheur, aussi bien pendant ta vie qu'après la mort, ... pourvu que tu sois un homme accompli, qui pratique l'exercice de la vertu." (Platon)

⁴⁶ I.V.B. 7^e Conf. p 208

Rappelons que vertu vient du latin *virtus* (de *vir* : homme) signifiant force physique ; courage, valeur ; vertu et mérite, qualité et qu'elle ne consiste en rien d'autre qu'en le sacrifice de la satisfaction personnelle, au profit de la satisfaction universelle.

Le bien général se substitue ainsi au bien individuel et forme le ciment de la société, soit de tous. Le Bonheur devient l'affaire de la Politique, chargée de mettre un terme " aux maux dont souffrent les États, ... [ainsi qu']à ceux du genre humain " (idem).

" Car c'est seulement dans un tel État [un État bien gouverné] que le pouvoir sera aux mains de ceux qui sont les vrais riches, non pas riches d'or, mais de la richesse sans laquelle il n'y a pas de bonheur : une vie bonne et sage." (idem⁴⁷)

La fin de celle-ci ne réside-t-elle pas dans le Bien commun : " le bien proprement humain " (Aristote⁴⁸) ? Les Modernes expliciteront / préciseront cette finalité, en en accentuant la dimension sociale.

" La fin capitale, le bonheur universel. (...) Le Bonheur [des peuples] est une idée neuve en Europe."⁴⁹

Et l'on concevra ce bien ou cette vertu, au-delà d'une simple norme morale ou religieuse, comme une vertu civique effective, à savoir comme l'attachement à l'égalité des citoyens.

" Ce que j'appelle la *vertu* dans la république est l'amour de la patrie, c'est-à-dire l'amour de l'égalité. Ce n'est point une vertu morale, ni une vertu chrétienne, c'est la vertu politique." (Montesquieu)

Du coup l'on assoira une organisation politique légitime et l'on se protégera contre l'« an-archie » menaçant tout groupement humain qui l'oublie, selon l'auteur des *Lettres persanes*⁵⁰.

Conséquemment la devise d'un tel bonheur se libellera : *Liberté, Égalité, Fraternité*, cette dernière constituant le mobile affectif indispensable à l'incarnation des deux premières.

" Mais on est d'opinion que ce qui est juste est quelque chose d'égal, et que l'amitié se trouve dans l'égalité - si ce n'est pas sans raison qu'on dit qu'« amitié est égalité ». (...) En outre, le proverbe *ce que possèdent des amis est commun*, est bien exact, car c'est dans une mise en commun que consiste l'amitié. " (Aristote⁵¹)

Sans elle les deux premiers Idéaux ne seront jamais acceptés ou tolérés par tous.

Son aboutissement serait la Cité communiste -" une association dans laquelle le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous " (Marx⁵²)- que d'aucuns prétendent même avoir d'ores et déjà accomplie.

" La République Populaire Démocratique de Corée instaurée et conduite par le camarade Kim Il Sung, Grand Leader, est un paradis socialiste où tout le peuple mène une vie libre et heureuse."⁵³

D'autres États, aujourd'hui disparus ou « réformés » -l'URSS et les ex-pays socialistes d'Europe de l'Est-, avaient cru un moment avoir concrétisé / réalisé le même objectif (Idéal), ou, pour le moins, s'en approcher chaque jour davantage.

⁴⁷ *Gorgias* 509 a - 527 cd ; *Rép.* V. 473 d et VII. 521 a

⁴⁸ *É.N.* I. 1. 1094 b 7 ; cf. *égal. Pol.* I. 1. 1252 a 2

⁴⁹ Kant, *C.R.P. Méthod. transc.* chap. III. p. 632 - Saint-Just, *Convention, Rapport du 3 mars 1794*

⁵⁰ *E.L. Avertissement et op. cit.*, *Histoire des Troglodytes* in *Lettres XI - XIV*

⁵¹ *É.E.* VII. 9. 1241 b 12 - *É.N.* VIII. 11. 1159 b 31

⁵² *Manifeste II* p. 89 (Éds. sociales)

⁵³ *Publicité*, à l'occasion du 65^e anniversaire de Kim Il Sung, in *Le Monde* 10-11 avril 1977 p. 4

Mais cette promesse d'un avenir voire d'un présent social radieux ne doit pas nous masquer son envers. La recherche à tout prix de l'Égalité engendre une remise en cause permanente des avantages acquis par certains, au détriment des autres. Chacun veut *comme* l'autre, chacun entend *imiter* l'autre.

" Ce que mon frère Charles [Quint] veut [Milan], je [François 1^{er}] veux aussi l'avoir."⁵⁴

Naissent alors des guerres (rivalités) sans fin, vu que l'on ne peut jamais avoir *exactement* comme l'autre. Le légitime désir d'égalité se transforme, s'il n'est point modéré/stabilisé à un moment, fût-ce au prix de quelques frustrations, en un mécontentement généralisé : concurrence/conflit/contestation incessants.

En ce cas ne reste comme seule solution que " la lutte des classes " (Marx) féroce et sans merci ou *La révolution permanente* (Trotsky), moyens déjà prônés et expérimentés par les Jacobins jusqu'aux-boutistes de la Révolution française et leur slogan de « Révolution sociale intégrale ».

" La Révolution doit s'arrêter à la perfection du bonheur et de la liberté publique par les lois." (Saint-Just)⁵⁵

On en connaît le résultat : la Terreur ; de la Lutte à mort pour " la reconnaissance " à " la mort " (Hegel) politique proprement dite, il n'y a qu'un pas, ce dont témoigne amplement l'histoire.

" Mais l'histoire n'est pas le lieu de la félicité. Les périodes de bonheur y sont ses pages blanches." (idem)⁵⁶

Sans atteindre forcément cette dimension tragique, toute querelle inconsidérée pour le prestige se termine invariablement par un commun avilissement, comme dans le film *The Servant* de J. Losey, par une égalisation par uniformisation, comme dans l'histoire récente de quelques sociétés, ou, au mieux, par le refuge dans le Rêve / l'Utopie, dans la tête de certains idéologues obstinés ou obtus. L'ambiguïté des rapports humains rejoint l'ambivalence du plaisir ou des choses désirées.

Pas davantage que l'Argent, la Politique ne pourrait faire le Bonheur ; la « Copulation », l'Unité ou l'Universalité réussie ne trouverait point sa place ici-bas.

" Or, si dans un être doué de raison et de volonté la nature avait pour but spécial sa *conservation*, son *bien-être*, en un mot son *bonheur*, elle aurait bien mal pris ses mesures en choisissant la raison de la créature comme exécutrice de son intention. (...) Bref, il [un être fini] est incapable de déterminer avec une entière certitude d'après quelque principe ce qui le rendrait vraiment heureux : pour cela il lui faudrait l'omniscience. ... le problème qui consiste à déterminer d'une façon sûre et générale quelle action peut favoriser le bonheur d'un être raisonnable est un problème tout à fait insoluble ;" (Kant)⁵⁷

Le Bonheur ne nous serait jamais donné sur terre à nous êtres finis, tout au plus pourrait-on le désirer, comme ne cessent de le clamer les écrivains.

" Ô race des mortels, que votre vie est peu de chose ! L'homme le plus heureux a-t-il plus que l'apparence du bonheur ?" (Sophocle)
 " Il n'y a pas, ... il ne doit pas y avoir de bonheur pour nous, ... nous ne le connaissons jamais ... Pour nous il n'y a que le travail, rien que le travail, le bonheur il sera pour nos lointains descendants. (...) Nous ne sommes pas heureux, et le bonheur n'existe pas ; nous ne pouvons que le désirer." (Tchékhov)

" Je m'en étais fait une grande joie, mais ce plaisir anticipé a dépassé comme toujours celui de la possession, car le bonheur vient toujours trop tard, se réalise toujours trop tard, alors qu'on n'en peut plus jouir véritablement ... " (Th. Mann)⁵⁸

⁵⁴ cité par Kant in *C.R.pr.* p. 27 (PUF)

⁵⁵ Marx, *Manifeste* I. et S^t Just, *Frag^{ts} sur les Institutions républicaines*, 3^e Frag^t p. 16 (10-18)

⁵⁶ *Phén. E.* (B) IV. A. t. 1 p. 155 ; (BB) VI. B. c. La liberté absolue et la terreur t. 2 p. 136 et *R.H.* II. p. 116

⁵⁷ *F.M.M.* I^{ère} sec. pp. 252-253 - II^e sec. pp. 281-282

⁵⁸ Sophocle, *Œdipe-Roi*, 4^e Épisode, Le Chœur v. 1190 ; Tchékhov, *Les Trois sœurs* Acte II et Th. Mann, *Les Buddenbrook* 7^e partie, chap. VI. p. 503 (L.P.) ; cf. égal. Pascal, *Pensées* 172

Pire : puisque la visée extrême de la Félicité dans le monde tourne en Malédiction fatale et funeste, force est d'ensoustraire quelque chose : "*Si vis pacem, para bellum. ... Si vis vitam, para mortem*" (Freud⁵⁹). Qui rêve (veut) trop n'obtient rien et passe à côté de l'essentiel ; à trop espérer du monde, on obtient que le désespoir, en lieu et place d'un amour modeste mais effectif (réel), comme nous l'enseigne la magnifique nouvelle *La Bête dans la jungle* de H. James. On en déduira nullement qu'il ne faille rien attendre du monde et l'accepter tel quel, voire se résigner totalement. Loin de là, simplement on n'en attendra pas plus qu'il ne peut offrir, sous peine d'aller au devant de l'échec.

Généralement on s'arrête là pour conclure que le vrai Bonheur n'existe pas du tout, ne forme qu'une chimère ou un mythe dangereux. Littérateurs et Psychanalystes s'accordent là-dessus.

" Sachez donc qu'aucun mortel, tant qu'il n'a pas encore vu son dernier jour, ne saurait être appelé heureux, s'il n'a atteint le terme de sa vie sans avoir éprouvé d'infortune." (Sophocle)

" Le bonheur est un mensonge dont la recherche cause toutes les calamités." (Flaubert)

" Bonheur, ça n'existe pas. Stop. Existe certain malheur à vivre. Stop. Agiter promesse bonheur, meilleur moyen obtenir résignation des peuples. Stop." (M. Mannoni)⁶⁰

Comme si le Malheur allait de soi et pouvait se concevoir sans son opposé.

Pourtant tout ce l'on est en droit de tirer logiquement des observations ci-dessus c'est seulement que le Bonheur ne réside pas en ce monde ou que ce dernier ne saurait le procurer entièrement ; ce qui veut dire uniquement que l'Homme ne se contente pas du Monde, que ce soit celui des objets ou celui de ses semblables. Celui-ci ne lui suffit pas, il aspire à Autre Chose, à un Idéal non mondain.

" L'homme, qui n'est produit que pour l'infinité." (Pascal)

Rien d'étonnant qu'il ne se satisfasse jamais du " caractère *fini* " ou limité des plaisirs et valeurs intramondains, toujours décevants pour lui.

" Or, toutes les fois qu'il y a finitude, l'opposition et la contradiction réapparaissent, et la satisfaction reste purement relative."

L'être humain ne saurait vivre pleinement que sous l'égide d'une « valeur supérieure ».

" La vie a aussi peu de valeur que n'en a l'homme. Elle n'a, en effet, de valeur que dans la mesure où il y a dans l'homme, quelque chose d'une valeur supérieure." (Hegel)⁶¹

Pour cela il requiert " un supplément d'âme " (Bergson) et un Bonheur transcendant la Joie terrestre, à quoi on le réduit trop souvent : "*Peut-être valons-nous mieux que le bonheur ?*" (F. Liszt)⁶²

Mais en quoi pourrait consister justement ce « supplément » ou cette « valeur supérieure », c'est ce qu'il importe maintenant de déterminer et de poursuivre ainsi notre cheminement vers le Bonheur.

" Après que l'expérience m'eut appris que tout ce qui arrive communément dans la vie ordinaire est vain et futile ... je me décidai finalement à rechercher s'il [n']y avait [pas] quelque chose qui fût un bien véritable ... bien plus, s'il [n']y avait [pas] quelque chose dont la découverte et l'acquisition me donneraient pour l'éternité la jouissance d'une joie suprême et continue." (Spinoza)⁶³

⁵⁹ *Essais Psych.* 4è p. Consid. actuelles sur la guerre et sur la mort 2. Notre attitude à l'égard de la mort p. 267

⁶⁰ Sophocle, *op. cit.*, fin ; Flaubert, *Corresp.* oct. 1847 et M. Mannoni in *N^{el} Obs.* n° 460 3-9/09/1973

⁶¹ Pascal, *Frag^t d'un Traité du Vide* Préf. et Hegel, *Esth.* I.B p. 148 (Ch.-Flamm.) et *R. H.* chap. IV. 3. a. p. 262

⁶² Bergson, *Les deux sources morale et religion* chap. IV. p. 1239 in *Œuvres* (PUF) et Liszt, *Lettre à Marie d'Agoult*

⁶³ *T.R.E.* § 1

II. Bonheur = Savoir

2. Désirs spirituels

Faute de Bonheur mondain accessible, nous nous trouvons dans la nécessité, si nous ne voulons pas abandonner -chose rigoureusement impossible- l'Idée de ce dernier, de « sublimer »⁶⁴ et de viser plus haut que le Monde, ce que tentent précisément d'opérer l'Art, la Religion et la Science (Philosophie). Examinons cursivement ces trois disciplines (recherches) une à une.

a) Art

Représentation idéale du Monde, l'Art trans-forme les choses et êtres en signes (d'Autre Chose), « trans-figurant » leur existence temporelle / éphémère en idées, structures ou types éternels et nous « trans-porte » ainsi dans un Autre Monde, l'Univers de la Beauté, id est de l'Harmonie : ordre, mesure et proportion.

" Voilà donc à présent que la vertu propre du Bien nous est venue se réfugier dans la nature du Beau ! Car, partout, mesure et proportion ont pour résultat de produire de la beauté et quelque excellence." (Platon)

Et ce Règne de " l'harmonie et ... [du] rythme " entraîne parfois " le transport bachique " qui touche à la fois les auteurs et " les spectateurs ", quand ce n'est pas " *une sorte de possession ou de délire ... qui provient des Muses* " (idem), soit un enthousiasme ou une extase.

Processus déjà anticipé dans l'expérience courante, via le passage progressif ou par " degrés " des "beautés d'ici-bas" vers "cette sublime beauté... cette beauté surnaturelle... l'essence même du beau"⁶⁵, la « sublimation » esthétique en parfait le sens, confirmant et explicitant, à l'instar du Mythe d'Eros et de *Psyché*, le Lien indissoluble chez l'Homme entre Désir (Plaisir/Bonheur) et Esprit (Idée). L'Amour des créateurs pour leur œuvre -Pygmalion pour sa sculpture *Galatée* ou Dante pour l'image éthérée ou idéalisée de *Béatrice* dans la *Divine Comédie*- et l'« identification » des lecteurs ou des spectateurs aux héros ou héroïnes de leurs lectures ou films favoris en témoignent.

Répondant à la Question ou à la Quête même de notre vie et s'adressant directement (intuitivement) à tous, l'exaltation artistique, tout en nous dédommageant des déceptions empiriques ou terrestres, nous ouvre la voie d'une Jouissance pérenne et pure dont l'état de transe ou de ravissement dans lequel nous plonge parfois la musique, fournit le plus idoine des exemples.

" C'est donc pour l'intuition que toute œuvre d'art, tableau ou statue, poème ou scène dramatique, répond à cette question [« Qu'est-ce que la vie ? »] ; la musique fournit aussi sa réponse, et plus profonde même que toutes les autres, car, dans une langue immédiatement intelligible, quoique intraduisible dans le langage de la raison, elle exprime l'essence intime de toute vie et toute existence." (Schopenhauer⁶⁶)

Nous permettant de partager des instants/moments d'éternité, la Musique -mais ne représente-t-elle pas l'Œuvre des Muses en général ?- nous projette sur " le « plan céleste » " (Th. Mann⁶⁷) et nous fait participer à une Félicité infinie, résolvant ainsi, semble-t-il, la Demande du Bonheur.

⁶⁴ Cf. Freud, *I.P.* 1^{ère} par. 1. p. 13, 3^e par. 22. p. 325 (PBP), *C.L.P.* 5. p. 64 (PBP) et *N.C.P.* 4^e Conf. p. 128 (Idées/Gall.)

⁶⁵ *Philèbe* 64 e ; *Ion* 534 a ; 535 d ; *Phèdre* 245 a et *Banquet* 210 a 211 c

⁶⁶ *M.V.R.* Suppl. Livre 3^e chap. XXXIV, De l'essence intime de l'art

⁶⁷ *Le Docteur Faustus* XXXVIII

Il s'en faut pourtant que cette solution nous satisfasse, l'Infinité à laquelle nous accédons grâce à l'Art s'avérant parfaitement finie (relative), vu qu'elle ne se comptabilise, nous venons de le dire, qu'en « instants ou moments d'éternité » et nullement en une Joie permanente ou suprême. Quelle œuvre esthétique pourrait d'ailleurs susciter cette dernière, dans la mesure où chaque discipline artistique recourt à l'image, incarnation ou matérialisation sensible, qui trahit forcément, volens nolens, l'essence « métaphysique » (spirituelle) de l'Idée, comme l'observait déjà Platon :

*" Or, ce lieu supra céleste, nul poète encore, de ceux d'ici-bas, n'a chanté d'hymne en son honneur, et nul n'en chantera jamais qui en soit digne. Mais voici ce qui en est ; car c'est un fait qu'il faut oser dire ce qui est vrai, et particulièrement quand c'est sur la vérité que l'on parle. La réalité, te dis-je, qui, réellement, est sans couleur, sans forme, intangible ; objet de contemplation pour le pilote seul de l'âme, pour l'intellect, à laquelle se rapporte la famille du savoir authentique, c'est ce lieu qu'elle occupe. "*⁶⁸

Dans son interdiction de toute figuration de Dieu l'Ancien Testament ne disait pas autre chose.

Hegel prolonge la leçon platonicienne, en remarquant que cette matérialisation exigée par l'Art, se traduit par une individualisation ou particularisation, guère à la hauteur de l'universalité propre à l'Idée qui toutefois l'anime également.

" La beauté artistique parfaite doit nécessairement toujours être individualisée. C'est seulement dans l'esprit que l'universel, en tant qu'Idéal ou Idée, a son être-là universel. (...) Mais l'art n'est l'absolu que sous forme sensible. Où et comment y aurait-il une œuvre d'art qui correspondrait à l'esprit, à l'idée de l'esprit ? "⁶⁹

De sorte que l'Esthétique se débat continuellement dans une contradiction (insatisfaction) notée par tous les grands artistes, tels Balzac dans *Le Chef d'œuvre inconnu* ou Mallarmé en son *Livre impossible* ou en tout cas jamais écrit : produire une Œuvre absolue et néanmoins « perceptible », visible ou audible. Au point que d'aucuns ont fini par conclure :

" La définition du Beau est facile, il est ce qui désespère. " (P. Valéry⁷⁰)

Tout ce que nous enseigne néanmoins ce nouvel échec c'est l'inanité ou plutôt l'incomplétude d'une saisie seulement sensible du Bonheur et la nécessité de sa transgression par une méthode plus idéale ou idéaliste encore, à commencer par la foi religieuse, avant même l'intellection proprement dite. Pour paraphraser Bergson, si " le corps agrandi attend un supplément d'âme ... l'esthétique [la mécanique chez l'auteur] exigerait une mystique"⁷¹.

Antérieurement au Savoir ou à la Science (Philosophie) se présente en effet la Croyance ou la Religion qui prétend révéler plus intérieurement et sûrement l'Absolu (Dieu) et nous conduire à la Béatitude. Nul hiatus au demeurant entre elle et l'Art ; ils visent tous deux l'Idée dont le contenu véritable est d'essence religieuse (spirituelle). En quoi la Religion dit la vérité de l'Esthétique et la parachève, tout en s'appuyant sur ou s'illustrant souvent par celle-ci.

" L'art est dans sa vérité plutôt religion. (...) L'art véritable est l'art religieux. " (Hegel⁷²)

La Foi, comme moyen du Bonheur, vient ainsi naturellement après l'Art.

⁶⁸ *Phèdre* 247cd

⁶⁹ E. II § 368 Add. p. 694 - *H.Ph.* Schelling, t. 7 p. 2068

⁷⁰ *Lettre sur Mallarmé* 1926

⁷¹ *Les deux sources de la morale et de la religion* chap. IV. p. 1239 in Œuvres (PUF)

⁷² *Ph.E.* 1805 III. C. p. 112 - *Ph.R.* IIè partie chap. 1^{er} 4è sec. II. 3. a) p. 179

b) Religion

L'impossibilité d'atteindre un authentique Absolu et corrélativement un Bonheur indiscutable par la représentation sensible externe, induit chez l'Homme le Désir de les chercher dans l'intériorité de la croyance (foi, ferveur, prière), soit dans l'Amour de Dieu et non plus dans des objets concrets et particuliers (choses ou personnes) ou dans leurs images, fussent-elles épurées, comme dans l'Art.

Dotant notre vie d'un sens supérieur/transcendant et nous promettant l'immortalité (vie après la mort), la Foi soutient et oriente l'existence des individus et des peuples, les éloignant du Mal et leur permettant d'accomplir parfois des « miracles », ainsi que de supporter des épreuves intolérables autrement.

" Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. " (Voltaire)

La Ferveur et la Joie de vivre des communautés chrétiennes primitives en attestent.

L'absence de Dieu laisserait les hommes désemparés et ouvrirait grande la porte au règne du " « tout est permis » " (Dostoïevski⁷³) qui nous replongerait dans le chaos ou la sauvagerie primitive.

" Sans un Dieu et sans un monde qui n'est pas maintenant visible pour nous, mais que nous espérons, les magnifiques idées de la moralité peuvent bien être des objets d'approbation et d'admiration, mais ce ne sont pas des mobiles d'intention et d'exécution".

Il faudrait croire en l'Être suprême pour éviter l'anarchie (désordre) dans le présent et pouvoir espérer la félicité, lors du jugement dernier, conformément à l'intérêt ultime de notre raison: "*Qu'ai-je à espérer?*". Tel serait le " Postulat de la Raison pure pratique " (Kant⁷⁴).

L'Amour de Dieu, pouvant aller jusqu'à l'Extase, illumine/irradie les êtres et, rejaillissant sur l'ensemble de leurs activités, transforme leur destin, comme le montre l'histoire de tous les célèbres Mystiques, Saint-Jean Baptiste, Saint-Augustin (IV^e-V^e siècles), Saint-François d'Assise (XII^e-XIII^e siècles), Saint-Jean de la Croix qui évoquait *La Vive Flamme d'Amour* et Sainte-Thérèse d'Avila (XVI^e siècle) ou Bernadette Soubirous et Thérèse de Lisieux (XIX^e siècle), dont la vie a basculé suite à une conversion, une expérience exceptionnelle ou une illumination.

A une échelle moindre et de manière plus éphémère ou équivoque, les communautés hippies et les diverses sectes ou églises proliférant aujourd'hui n'en certifient pas moins la nécessité d'une idéologie religieuse pour « assurer » le Bien-être ou le Bonheur intégral des hommes. Toutes nos infortunes et malheurs contemporains proviendraient d'un manque de conviction ou de croyance spirituelle, soit de notre foncier athéisme et/ou matérialisme.

Pour connaître la *Vie Bienheureuse*, il suffirait d'entrer en religion seule capable, d'après Malraux de donner sens à notre vie ; l'on sauverait ainsi l'Humanité de sa détresse présente, selon une autre phrase (sentence), hypothétique mais fort plausible, du même :

" Seule une idéologie de type religieux, une transcendance peuvent donner un sens à la vie individuelle et collective. (...) Le XXI^e siècle sera religieux (spirituel ou mystique) ou ne sera pas."⁷⁵

La Foi ne soulève-t-elle pas de temps à autre des montagnes ?

⁷³ Voltaire, *Épîtres*, 104, cité in *Les Frères Karamazov* L. V. III. et Dostoïevski, *op. cit.* L. V. V. Le G^d Inquisiteur

⁷⁴ C.R.P. *Méthod. transc.* II. 2^e sec. pp. 607 et 602 et C.R. *pr.* 1^{ère} partie, Livre II^e chap. II. V.

⁷⁵ Préface à P. Bockel, *L'Enfant du rire* - Citation attribuée à Malraux

Cependant la simple croyance, si convaincue et intense soit-elle, ne saurait nous confronter à l'Absolu, puisqu'elle n'est que dubitative : je crois en Dieu et non je sais Dieu.

" Cette foi est dans le cœur, et fait dire non *scio*, mais *credo*." (Pascal⁷⁶)

Coupée du savoir, elle revient à un sentiment (amour) qui ne s'étaye sur rien sinon sur la volonté ou le besoin du croyant. Celui-ci a beau invoquer une expérience personnelle (illumination, vision, voix), comme Saint-Paul sur le chemin de Damas ou Jeanne d'Arc dans le Jardin de son père, cette dernière est dénuée de toute objectivité, sinon elle serait partageable ; tout le monde aurait pu la faire. Rien ne prouve qu'il ne s'agisse pas d'une pure apparition, hallucination optique ou auditive.

Partant sa farouche volonté d'y croire renvoie finalement à une sorte de désir de croyance, lui-même reposant sur le « besoin » de compenser (nier) son accablante condition ou situation. En toute rigueur et tant du moins que l'on la sépare strictement de la Raison et/ou de la Science, la Religion participe de l'*Illusion* (Freud) ou de l'*Opium* (Marx), bref d'un *Paradis artificiel* idéologique. Dès lors elle ne peut nous procurer qu'un " bonheur *illusoire* [imaginaire] " (idem⁷⁷).

Qu'un tel fantasme ou rêve s'avère souvent nécessaire à l'Homme ou au Peuple pour l'aider à supporter sa triste réalité (vie) relève de l'évidence.

" Une société sans religion est comme un vaisseau sans boussole. (...) Il faut une religion au peuple " (Napoléon⁷⁸)

On s'en aperçoit d'autant plus que la croyance prospère lors des périodes de malheurs et que, lorsqu'elle recule, ce n'est jamais pour disparaître, mais pour se voir concurrencée par des religions de substitution : idoles politiques, sportives ou artistiques (?).

Mais à abuser de telles « drogues », on court des dangers plus graves qu'avec les drogues matérielles, nonobstant les grandes choses (exploits) que l'on réalise parfois et ponctuellement grâce à elles. En effet, à force de se bercer d'illusions ou de mythes, on finit par se détourner des problèmes réels, auxquels on devient inapte, incapable voire impuissant à faire face durablement et efficacement. Ainsi quand il faut apporter une réponse pratique concrète -Dieu tardant à le faire- à une difficulté historique ou sociale récurrente, l'on se trouve démuni, faute de s'y être préparé matériellement et l'on s'expose alors aux pires désillusions ou désespoirs (abandon de Dieu).

La carence d'un Absolu fondé (légitimé) dans la Croyance en tant que telle, et ce uniquement parce que celle-ci se base naïvement sur un sentiment ou une vision, soit une représentation particulière, équivalente au bout du compte à l'image esthétique externe (sensible), jamais à la mesure de l'Esprit, interdit d'en escompter autre chose qu'un sens et une satisfaction relatifs qui forment certes le Bonheur mais ne l'épuisent point.

Dans la Religion demeure un fossé entre l'Absolu et l'Homme, en quoi la conscience religieuse s'identifie en définitive à une "*conscience malheureuse*" (Hegel⁷⁹). Pour dépasser cette finitude persistante et prétendre au Bonheur infini, ne reste qu'une dernière voie, celle de l'Idée ou de la Science même.

⁷⁶ *Pensées* 248

⁷⁷ Freud, *L'Avenir d'une Illusion*, passim et Marx, *Pour une critique de la philosophie du droit de Hegel*, Introd.

⁷⁸ *Allocution aux curés de Milan*, 5 juin 1800 - 21 prairial an IX (10 juin 1801)

⁷⁹ *Phén. E. (B) IV. B. III. (La conscience malheureuse, subjectivisme pieux)*, t. 1 p. 176

c) Science (Philosophie)

L'incapacité d'accéder au Bonheur dans la Représentation esthétique ou le Sentiment religieux nous oblige à nous tourner enfin du côté Connaissance ou du Concept inhérent à chacun selon Platon.

"Aude dans de son âme chacun possède la puissance du savoir, ainsi que l'organe au moyen duquel chacun acquiert l'instruction;"⁸⁰

Et de fait il y a en tout homme un désir d'intelligence ou de savoir, ordonné à rien d'autre qu'à lui-même : il ne s'agit pas de savoir pour faire (Technique) mais de savoir pour savoir (Connaissance), Science stricte ou suprême, destinée non à servir mais et principalement à rendre le monde en général compréhensible, intelligible ou sensé.

"Tous les hommes désirent naturellement savoir ; (...) connaître et savoir pour connaître et savoir, c'est là le caractère principal de la science qui a pour objet le suprême connaissable ;" (Aristote⁸¹)

Spécifique à l'Homme -*Homo sapiens*- cette pure curiosité, inquiétude ou « soif » de comprendre, "la pulsion de rechercher et de savoir" (Freud⁸²) ne connaît point de limite externe mais s'étend à tout. Elle consiste en un désir de tout savoir ; son objet est donc aussi bien le monde que soi-même : savoir du monde (Physique) et savoir de soi-même ou savoir du savoir -Science universelle (Philosophie). En réalité la science du monde (cosmos) forme déjà d'une certaine façon une science de soi-même, car qu'étudie - examine le savant dans les événements (phénomènes) mondains sinon leur légalité, leur logique ou leur « rationalité », c'est-à-dire la copie ou l'image de Soi (Esprit, Pensée ou Raison) ? Il se recherche ainsi dans le monde (univers).

Seulement alors que la Physique progresse indéfiniment vers son But, ne l'atteignant finalement jamais, vu qu'elle le situe dans l'extériorité, et partant ne peut nous satisfaire pleinement, reculant sans cesse l'horizon de la Vérité (interne) promise ou n'en proposant justement qu'une « image » (reflet) ; la Philosophie nous exhibe/ expose d'emblée, celle-là, le Sujet, à partir duquel se déduit la structure globale du Connaître (Penser), s'y démontrant directement lui-même, comme dans le *Cogito* cartésien. La vraie science ne saurait être que la science (le savoir) de soi-même : " *Le Savoir Absolu* " (Hegel⁸³). Sujet et Objet y coïncidant, un tel savoir réaliserait notre quête du Bonheur, ce dernier signifiant, nous l'avons vu, un état d'*union*, par opposition à l'état de scission ou de *manque* (vide Introduction p. 2).

Le véritable Bonheur se trouve dans et par la Science ou la Philosophie qui achève les sciences, en réassumant, non point leur contenu détaillé mais leur forme, les refondant sur leur base véridique : la Pensée ou le Sens, nécessairement circulaire (réflexif) ou unitaire.

" On avait annoncé une leçon de Platon sur le Bien. Foule d'auditeurs qui espèrent que Platon parlera de ce que les hommes considèrent comme bien : santé, fortune, force, perfection du bonheur en un mot. Mais tous les discours de Platon portent sur la mathématique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie. Et Platon va conclure ; le Bien, c'est l'Un. Paradoxe qui déconcerte l'auditoire : une partie même prit la fuite."⁸⁴

Pour déconcertante qu'apparaisse cette conclusion, on la retrouve pourtant, fût-ce de manière implicite, dans toute recherche humaine.

⁸⁰ *Rép.* VII. 518 c

⁸¹ *Méta.* A. 1. 980 a 21 - A. 2. 982 a 31

⁸² *T.E.T.S.* 2. V. p. 90

⁸³ *Phén. E.* (DD) VIII. t. 2 p. 291

⁸⁴ Aristoxène de Tarente, *Éléments harmoniques* 2. 20. 16-31. 3.

Quel but poursuivent en effet et après tout deux amants si ce n'est celui de se (re) connaître eux-mêmes, répondant en cela à l'Impératif socratique du connaître même : " « Connais-toi toi-même ! » "85 ? Et que recherchent l'artiste et le religieux, sinon la co-hérence ou l'harmonie des rapports pour l'un, et la cor-rélation (*religare* : lier) ou l'unification du monde et du destin de l'Humanité pour l'autre, soit dans les deux cas et pareillement la clarté, la « compréhension » ou l'intelligibilité de l'Univers.

Le Désir de savoir ou du sens s'inscrit au cœur de tout désir ; sa satisfaction constitue en conséquence la satisfaction suprême ou la Béatitude, selon la constante Tradition philosophique :

" Le suprême Désirable est identique au suprême Intelligible. ... L'Acte de Contemplation est la Jouissance parfaite et souveraine. (...) Il en résulte que le Bonheur ne saurait être qu'une forme de contemplation."

" Car la Béatitude n'est rien d'autre que la satisfaction de l'âme, qui naît de la Connaissance intuitive de Dieu. (...) Du troisième genre de connaissance naît nécessairement l'Amour intellectuel de Dieu. "

" L'Idée éternelle, qui est en et pour soi, éternellement comme Esprit absolu, se met en action, s'engendre et jouit d'elle-même."86

Le religieux « hérétique » et le poète souscrivent au jugement du Philosophe.

" Qui sait si la vraie béatitude ne consiste pas dans les exactes copulations ou oppositions des membres du discours ?" (Bruno)

" Je sais qu'il est un plaisir violent qu'on nomme jouir. Jadis, je l'ai deviné dans une heure d'ivresse. ... C'est quand l'âme a connaissance d'elle-même." (Valéry)⁸⁷

Est-ce dire qu'on doive, voire au préalable qu'on puisse, se contenter de la Contemplation ou de la Science et délaisser les plaisirs matériels ? Qu'on pourrait être heureux quelle que soit notre situation économique et sociale, pourvu que l'on soit capable de s'adonner à la Réflexion ou à la Spéculation ? Le Bonheur se concevrait-il dans une totale indifférence aux choses du monde, comme semblent l'avoir pensé certains : " Vanité des vanités ... vanité des vanités, tout est vanité."88 ?

Les Stoïciens et d'autres préconiseront un détachement complet de ou un endurcissement au Monde, espérant trouver par là le Bonheur ou la Liberté (Indépendance) totale : n'attacher aucun prix aux choses, mais uniquement à Soi (au Soi spirituel), tel serait le secret du bonheur que l'on éprouverait même dans les pires souffrances ou tortures : " Heureux même dans le taureau de Phalaris ".

" Les Stoïciens soutiennent que le *sage* est exempt de passions, parce qu'il est inébranlable ; (...) Même soumis à la torture, le sage peut-être heureux."89

La recette du Bonheur se résumerait à : " faire, comme on dit, de nécessité, vertu " (Descartes⁹⁰). Il importerait de ne rien désirer d'autre que ce qui est ou arrive et à la limite ne rien désirer du tout, se rendre indifférent (insensible) à tout ou se résigner, pour aboutir au Bonheur, à la Paix ou au Repos de l'*A-taraxie* (absence de mouvement/trouble), du *Nir-vana* (*nir*, préfixe nég., et *vâ*, souffle/vent) ou du *Zen* (Méditation / Quiétude) : " La clé du Bonheur est dans l'abandon des passions " (Boudha). Une image relativement répandue du Sage ou du Savant le présente comme échappant à la tempête des événements ou vivant reclus / retiré dans sa tour d'ivoire.

⁸⁵ Platon, *Alcibiade* 124 b

⁸⁶ Aristote, *Méta.* Λ. 7. 1072 a 27-1072 b 24 - *É.N.* X. 8. 1178 b 32 (cf. égal. 1178 b 23 et 7. 1178 a 7) ; Spinoza, *É.* IV. App. Chap. IV - V. Prop. XXXII et Hegel, *E.* § 577 fin

⁸⁷ Bruno, *De la Cause, du Principe et de l'Un* 1^{er} Dialogue et Valéry, écrit en 2^{nde} au Lycée in *Cahiers* I

⁸⁸ Bible, A.T. L'Éclésiaste 1. 2.

⁸⁹ Diogène Laërce, *V.D.S.P.I.* VII. et X. t. 2 pp. 90 et 257 (G.-F.) ; cf. égal. Sénèque, *Lettres à Lucilius* LXVI.

⁹⁰ D.M. 3^e Partie p. 143

Mais que vaudrait un tel Bonheur, a supposer même qu'il fût praticable, ce qui est loin d'être évident. A le prendre au pied de la lettre, il ressemblerait étrangement à la Mort (Néant) ou à son succédané, la mortification ou l'inertie. Mais comment dans ce cas parler encore du bonheur ; autant dire que les pierres seraient heureuses, elles qui demeurent précisément indifférentes ou insensibles à tout, faute de ressentir le moindre besoin ou désir.

" A ce compte en effet, les pierres, en vérité, jouiraient d'un bonheur sans égal, ainsi que les morts ! " (Platon⁹¹)

Le vide des désirs convient assurément à la matière inerte, mais certainement pas aux animaux et encore moins aux êtres humains.

L'Homme ne saurait ne rien désirer, le désir s'avérant le moteur de toutes ses actions et œuvres, y compris des grandes œuvres.

" Rien de grand n'a été accompli sans passion ni ne peut être accompli sans elle." (Hegel⁹²)

Au demeurant ne rien désirer forme encore une sorte de désir, celui de ne désirer rien d'autre que ce qui arrive, soit le pire des désirs possibles, dans la mesure où par un tel désir l'individu se nie radicalement lui-même en tant que sujet autonome, en acceptant ou en acquiesçant à tout.

L'on tombe alors dans le « fatalisme » -une morale d'esclave- qui, au lieu de promouvoir une quelconque indépendance de l'Homme, l'asservit au contraire aux circonstances ou conditions externes. Et l'on retourne à ou on retrouve ainsi purement et simplement le bonheur naturel déjà discuté dont le Stoïcien lui-même serait incapable de se contenter : pourquoi aurait-il écrit autrement une œuvre philosophique, si contestable que soit cette dernière ?

Force est donc, si l'on veut éviter le piège du bonheur stoïcien -pure répétition du bonheur épicurien-, de « concilier » Bonheur matériel (Plaisirs sous toutes ses formes) et Bonheur spirituel (Sagesse ou Savoir), en faisant la part du premier, au lieu d'essayer vainement, de l'éradiquer ou de l'ignorer superbement. N'est-il pas du reste la condition, sinon la cause, du second -comment créerait-on quoi que ce soit le ventre creux ?- et réciproquement celui-ci ne nous procure-t-il pas une joie toute terrestre, emplie parfois de gloire et de prix richement dotés qui, à défaut de traduire la valeur exacte de l'œuvre, apportent à leur auteur un surcroît de satisfaction ?

" Aussi l'homme heureux a-t-il besoin, en sus du reste, des biens du corps, des biens extérieurs et des dons de la fortune, de façon que son activité ne soit pas entravée de ce côté-là. Et ceux qui prétendent que l'homme attaché à la roue ou tombant dans les plus grandes infortunes est un homme heureux à la condition qu'il soit bon, préfèrent, volontairement ou non, un non-sens. (...) Le plaisir achève l'acte, non pas comme le ferait une disposition immanente au sujet, mais comme une sorte de fin [ornement] survenue par surcroît, de même qu'aux hommes dans la force de l'âge vient s'ajouter la fleur de la jeunesse." (Aristote⁹³)

Plutôt que de les opposer, on tentera donc de les « unir », tout en respectant la spécificité de chacun.

Partant c'est dans la synthèse bien comprise des différents chemins envisagés jusqu'à maintenant que l'on situera la « voie royale » du Bonheur accompli et l'Activité qui y conduit ou le « réalise ». Un récapitulatif - résumé sommaire de tout ce qui précède suffira à l'établir.

⁹¹ *Gorgias* 492 e

⁹² *R.H.* II. 2. pp. 126-127

⁹³ *É.N.* VII. 14. 1153 b 19 (cf. égal. I. 4. 1096 a 2 ; X. 8. 1178 a 24 et 9. 1179 a 1) - X. 4. 1174 b 32

III. Bonheur = Plaisir et Savoir

Le Bonheur suprême ne réside, nous venons de le vérifier, dans aucune position ou possession stable, que ce soit dans la possession ou la jouissance d'un bien physique (externe) ou d'un bien spirituel (interne). Est-ce dire qu'il n'existe finalement pas, sa quête relevant d'une demande chimérique voire désespérée ? Nullement : seulement que son objet ne se trouve point, telle une chose dans un endroit (lieu) déterminé mais et exclusivement dans un acte (mouvement), une dynamique qui, prenant son départ dans le monde, aboutit au savoir, puis revient à ce dernier.

De sorte qu'entre les deux buts, options ou termes proposés (visés), " le Plaisir et la Sagesse ", il n'y a pas lieu de trancher ; l'on s'évertuera au contraire de les réconcilier, en les réunissant dans "un troisième terme... mélange des deux autres", tout en observant que cette combinaison se doit d'être "convenablement mélangée", hiérarchisée/ordonnée, sous peine de ressembler à une mixture instable. En elle l'Intellect prévaudra toujours sur le Sensible, correspondant davantage à notre essence.

Parti à la recherche des choses (plaisirs matériels), l'Homme finit par comprendre que celles-ci ne peuvent le satisfaire, pour l'unique raison que ce qu'il poursuit n'est pas une chose mais Lui-même. Une fois ce Soi atteint / trouvé, il ne saurait pourtant se contenter de le contempler « béatement », au risque de n'être en présence que d'un Soi mort, passif ou vide.

" Au nom de Zeus ! qu'est-ce à dire ? Nous laisserons-nous facilement persuader que mouvement, vie, âme, pensée ne sont pas authentiquement présents dans ce qui a l'absolue totalité d'existence ; que cela ne vit même pas, ne pense pas non plus ; mais que, au contraire, auguste et saint, il est en plan dans son immobilité ?" (Platon⁹⁴)

Il lui faudra donc exprimer/extérioriser ou « réaliser » ce Soi, ce par le biais de la transformation du Monde, à condition toutefois que dans cette opération il ne finisse point par se négliger lui-même.

C'est dans ce (double) mouvement d'aller et de retour, constamment néanmoins sous le contrôle ou l'égide de la Pensée, que gît proprement le Bonheur, celui qui ne sacrifie aucune dimension humaine. Ne réduisant l'Humanité ni à un simple objet - sujet de consommation, ni à un pur sujet désincarné, une telle Félicité rend pleinement justice à notre (double) nature et nous empêche et de nous oublier complètement dans la corporéité (extériorité) et de nous isoler / séparer entièrement d'elle, en nous enfermant dans une mortifère spiritualité (intériorité).

" Le bonheur n'est ni hors de nous, ni dans nous, il est en Dieu, et hors et dans nous." (Pascal⁹⁵)

Et, volens nolens, nous vivons déjà tous peu ou prou ce vrai Contentement, pour peu que l'on prenne conscience que notre satisfaction ne consistera jamais dans la possession, la quiétude ou le repos, mais bel et bien dans la Recherche perpétuelle : recherche de Soi à travers les objets et Soi-même.

" Ainsi notre bonheur ne consistera jamais et ne doit point consister dans une pleine jouissance, où il n'y aurait plus rien à désirer et qui rendrait notre esprit stupide, mais dans un progrès perpétuel à de nouveaux plaisirs et de nouvelles perfections." (Leibniz⁹⁶)

Précisons cependant que, pour que celle-ci débouche véritablement sur la Joie, elle doit être couronnée de quelque succès indéniable. En quoi Beethoven était habilité à dire la veille d'achever sa 9^{ème} : " Quel malheureux heureux je suis ! ".

⁹⁴ *Philèbe* 14 b - 25 b (cf. 20 b et 23 d) ; 61 b (cf. 65 ab) et *Soph.* 248 e-249 a ; cf. *Parm.* 145 e ; 152 a et 162 e

⁹⁵ *Pensées* 465

⁹⁶ *P.N.G.* 17. fin ; cf. égal. *N.E.E.H.* II. XXI. §§ 42-43 et *O.R.C.* 17. fin

Au total et pour avoir le droit de considérer quelqu'un comme heureux, il importe de dresser un bilan d'ensemble de sa vie et non une banale comptabilité de ses instants de satisfaction.

" Car une hirondelle ne fait pas le printemps, ni non plus un seul jour : et ainsi la Félicité et le Bonheur ne sont pas davantage l'œuvre d'une seule journée, ni d'un bref espace de temps." (Aristote)

Et si nul ne sera appelé heureux, lorsque le sort s'acharne contre lui ou qu'il finit par lui être par trop défavorable, le laissant totalement abattu ou meurtri :

" Quand on a éprouvé des infortunes pareilles aux siennes [celles de Priam] et qu'on a fini misérablement, personne ne vous qualifie d'heureux." (idem)

Personne ne saurait davantage être qualifié d'heureux, au vu uniquement de ses seuls résultats présents, ceux-ci pouvant toujours être remis en cause ou être contrebalancés par des échecs retentissants.

De surcroît le Bonheur ne se confond nullement avec un état (possession), à l'instar du Plaisir, mais avec une Activité, un devenir ou une histoire qui inclut nécessairement le Malheur ou la Souffrance, comme l'ont souligné et le Philosophe et le Romancier.

" Au début, en effet, nous avons dit que le Bonheur est une certaine activité ; et l'activité est évidemment un devenir et non une chose qui existe une fois pour toutes comme quelque chose qu'on a en sa possession." (idem)

" Il n'y a pas de bonheur dans le confort, le bonheur s'achète par la souffrance. L'homme ne vient pas au monde pour être heureux. L'homme gagne son bonheur, et toujours par la souffrance." (Dostoïevski)⁹⁷

Or en cette dernière c'est la fin qui décide du commencement : l'on attendra donc le terme d'une vie pour juger de sa qualité ou valeur et conséquemment de son accomplissement ou de sa félicité, autrement l'on se contentera d'évoquer sa chance ou sa malchance.

" Mais, avant sa mort [de l'homme], il faut attendre et ne pas le dire heureux, mais simplement chanceux." (Solon⁹⁸)

Conclusion

Le Bonheur existe-t-il ? ; forme-t-il un Mythe ou une Réalité ? nous demandions-nous dans l'Introduction. Si par Bonheur on comprend l'accession à une Jouissance donnée une fois pour toutes, il ne serait assurément qu'un Mythe, équivalent à et tout aussi mensonger, voire dangereux que, celui du Paradis. Mais si par ce terme on entend, comme on devrait l'entendre, une Quête totale de l'Homme, quête qui n'exclut indûment aucun bien au profit d'un autre, tout en privilégiant légitimement le Bien idéal, alors il présente bien un sens assignable et rationnel et répond à une réalité effective démontrable : la Réalité de la Recherche humaine même, soit de " l'ensemble de notre condition [ou destin] " (Hegel⁹⁹). Nous n'avons pas le Bonheur, tout en l'étant ...

⁹⁷ Aristote, *É.N.* I. 6. 1098 a 18 (cf. égal. *É.E.* II. 1. 1219 b 4) ; 10. 1100 a 9 et IX. 9. 1169 b 28 et Dostoïevski, *Carnets de Crime et Châtiment* II. p. 3

⁹⁸ in Hérodote, *Histoire* I. 32.

⁹⁹ *H.Ph.* I. Philo. grecque p. 33, vide supra Introduction p. 4